

La semaine dernière, avec la Toussaint et le souvenir des Défunts, nous avons célébré la communion des saints, regardés vers « les esprits des justes parvenus à la perfection », médité sur ce parcours dans lequel Dieu nous appelle à être saints par sa grâce et son Esprit.

J'aimerais continuer sur cette lancée en partageant en introduction de cette méditation la fin du passage de l'épître aux Hébreux où les témoins de la foi de l'Ancien testament sont évoqués : « Hébreux 11, 33 – 12, 3 ».

Ceux qui sont nommés expressément dans ce texte se retrouvent dans l'Écriture sainte, mais je ne suis pas sûr qu'on puisse identifier tous ceux dont les actions sont ensuite décrits dans la conclusion que je viens de lire pour nous.

De même, nous autres chrétiens issus de la Réforme avons tendance à nous concentrer, au nom du Sola Scriptura, sur les personnages bibliques. Lorsque, comme les luthériens, on commémore des « saints », ce sont notamment les apôtres, comme en témoigne cette chapelle St-Paul. Mais notre piété n'interdit pas, heureusement, de regarder plus largement à l'Église. Il est bien prévu dans nos liturgies une commémoration d'un docteur de l'Église et, puisqu'aujourd'hui est le 530^{ème} anniversaire de la naissance de Martin Luther, reconnaissons que celui-là, nous ne l'avons pas oublié comme témoin de la foi.

Aujourd'hui donc, j'aimerais regarder à la vie et au témoignage sur cette terre de celui dont le Réformateur reçut le nom de baptême, Martin, évêque de Tours, dit Saint-Martin. Martin est le saint qui a vu le plus grand nombre de localités dédiées à son nom. Il est la grande figure chrétienne de la Gaule, jusqu'à ses frontières voire au-delà. Il est notamment fêté dans la vallée du Rhin, et ce n'est probablement pas un hasard si le jour de la St-Martin a été choisi pour faire taire les armes de la Grande Guerre qui déchira l'Europe.

Pour retracer la vie de Martin, nous n'avons guère que son hagiographie, notamment la Vie de Martin de son disciple Sulpice-Sévère. Mais ces écrits, souvent suspects d'être enjolivés, donnent aussi du sens à la vie de l'homme et participent donc au témoignage qui y est attaché.

Martin est né en 316 ou 317 en Pannonie, province dont le territoire se situe aujourd'hui en Hongrie. Il est néanmoins bel et bien Romain, car fils d'un tribun militaire originaire de Pavie, alors en garnison dans cette région. Nous sommes alors à la fin des persécutions romaines contre les chrétiens, alors que des édits de tolérance viennent d'être publiés, par le dernier grand persécuteur romain, au nom évocateur, Galère, en 311, puis par deux autres des quatre têtes de l'Empire à cette époque, Licinius et le fameux Constantin, à Milan en 313.

Martin semble avoir été exposé dès sa jeunesse à la Bonne Nouvelle, mais son père, de par sa profession, reste attaché au culte du Panthéon romain et de l'Empereur. Le nom qu'il a donné à son fils est dédié à Mars, dieu romain de la guerre. La divergence religieuse qu'on soupçonne entre le père et le fils explique peut-être la dérogation par laquelle Martin entre, en-dessous de l'âge légale, dans la carrière militaire.

Eu égard à la position de son père, Martin est intégré comme officier, chargé d'inspecter les gardes, et affecté dans l'ancienne Gaule Belgique, à Samarobriva, le pont sur la Somme, aujourd'hui Amiens.

C'est là que se situe l'épisode le plus légendaire de sa vie, lorsqu'une nuit, il partage son manteau avec un pauvre qui a froid - « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Certains diront qu'il a donné son manteau parce qu'il avait déjà distribué généreusement la double solde qu'il touchait, mais il faut convenir qu'un manteau protège plus rapidement du froid que l'argent. Également, si l'imagerie représente Martin coupant de son épée la moitié de sa large cape d'officier, d'autres

pensent qu'il a défilé le manteau de sa doublure. Bien sûr, il était intelligent de garder une partie du manteau pour ne pas geler soi-même – « tu aimeras ton prochain comme toi-même », mais on rapporte que le manteau d'officier était financé à moitié par la légion, à moitié par le soldat : Martin a donc donné ce qu'il avait payé lui-même et gardé ce que l'armée lui avait attribué. *Laissant à César ce qui était à César, il a donné à Dieu ce qui revenait à Dieu* en pratiquant ce qu'on appelait une œuvre de charité : « *si tu vois un homme nu, couvre-le* » invitait déjà le seigneur par son prophète Esaïe, dans ce que nous partageons traditionnellement comme Ancien Testament pour la Fête des récoltes. De la même manière, l'épître de Jacques nous convainc de mettre notre foi en actes, ironisant sur le chrétien qui, voyant un frère ou une sœur nus ou affamés, leur lancerait : « Partez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous », sans faire quoique ce soit de concret pour eux.

Au-delà du geste à la fois charitable et peu conventionnel qui illustre la jeune carrière chrétienne de St-Martin, je trouve intéressant son affectation aux gardes. La Bible a développé une imagerie de la garde, pour souligner la vigilance nécessaire du peuple de Dieu face à tout ce qui se pose en adversité à Dieu et aux siens. Plus tard, au côté d'Hilaire de Poitiers, Martin de Tours combattra les idées qui seront reconnues comme hérésies, notamment celle qui nie la divinité du Christ, hérésie à l'époque attachée à Arius et ses disciples, qu'on retrouvera quelques siècles plus tard dans l'Islam, puis au 19^{ème} siècle chez les Témoins de Jéhovah. Les détracteurs de la foi de l'Eglise moquent aujourd'hui la victoire doctrinale de Nicée puis de Constantinople, mais à l'époque, Martin devra défendre Hilaire, persécuté par les Ariens qui bénéficient de forts appuis politiques, et il fait le choix de la doctrine la moins rationnelle, mais pourtant celle révélée dans la Bible, d'un Dieu unique et pourtant Père, Fils et Saint-Esprit. Au moment où on n'est plus obligé d'adorer l'Empereur comme un dieu, certains se lèveront pour confesser le Messie comme leur Seigneur et leur Dieu.

Mais Martin ne restera pas militairement statique et sur la défensive : il est envoyé vers le Rhin, sur le *limes*, les limites ou marches de l'Empire romain, dans le contexte des invasions barbares contre l'Empire décadent : si certains Germains ont été intégrés comme auxiliaires des légions, des tribus germaniques font pression et poussent vers l'Ouest.

C'est là, en 354, et non loin d'ici, à Civitas Vangionum, que, face aux Alamans dont nous sommes largement issus en Alsace, Martin va poser un geste décisif dans le conflit entre sa fidélité filiale et sa carrière terrestre d'une part, et sa foi et sa carrière chrétienne d'autre part, dans le choix du combat de sa vie. Il refuse en effet de participer à la bataille les armes à la main. Pour ne pas passer pour lâche ou déserteur, il négocie d'être intégré au combat, mais sans armes. Il se serait retrouvé en première ligne, tel un bouclier humain. Ce jour-là, les Alamans renoncent à l'attaque et négocient une paix.

Civitas Vangionum... c'est là aussi que, près de douze siècles plus tard, un célèbre homonyme et autre « saint » devra prendre une position hardie en fonction de ses convictions : le nom allemand de la ville est en effet Worms. *Hier stehe ich, ich kann nicht anders.*

Martin a refusé de combattre « *la chair et le sang* ».

Rentré à Amiens, déchargé du service militaire et enfin baptisé à Pâques, en 356, il s'engage dans un autre combat. Il rejoint Hilaire à Poitiers et devient exorciste. Il aurait été effectivement de nombreuses fois aux prises avec des entités démoniaques au cours de sa carrière dans l'Eglise. Ainsi a-t-il préféré combattre « *les esprits mauvais* ».

Un autre combat, nous l'avons vu, contre des esprits également mal tournés mais humains, sera son combat contre l'hérésie.

Cette vie est marquée de voyages dans le monde romain, y compris auprès de ses parents en Illyrie, où il s'efforce de les amener au Christ, avec succès pour sa mère.

En effet un plus beau combat attend et préoccupe Martin : l'évangélisation. Rentré à Poitiers, il se voit attribué par Hilaire un ancien domaine romain, dont il va faire son ermitage puis le fonder en monastère, aujourd'hui l'abbaye de Ligugé, le plus ancien établissement monastique d'Occident toujours en activité.

C'est de là que Martin commence à partager les évangiles et, selon l'hagiographie, à faire ses premiers miracles. C'est là que, de son vivant, naît sa réputation de saint populaire. C'est ainsi qu'une dizaine d'année plus tard, il est appelé par les chrétiens de Tours à devenir leur évêque, ce qu'il refuse. Il est alors enlevé – on l'aurait retrouvé dans un poulailler, trahi par le cacardement des oies – et consacré le 4 juillet 371. Mais alors que la foi chrétienne était un phénomène essentiellement urbain, et que l'évêque supervisait les églises, cantonné dans sa ville et cathédrale, Martin ne change pas de cap. Il s'installe dans un nouvel ermitage qui deviendra l'abbaye de Marmoutier près de Tours. De là, avec ses disciples avec lesquels il mène une vie proprement spartiate, il évangélise les campagnes, encore païennes et où il n'est pas sûr pour un évêque de s'aventurer. C'est ainsi qu'il est pleinement associé à l'essor du christianisme en Gaule, une nation agricole, au-delà des villes plus romanisées.

Martin meurt à Candés, en aval de Tours sur la Loire, en 397. Sa dernière mission est encore une fois un combat pour la paix, cette fois-ci hélas entre des membres du clergé. Elle est couronnée de succès, mais il y laisse ses dernières forces. Il s'éteint le 8 novembre, sur un lit de cendre. Là encore se glisse un parallèle intéressant avec Martin Luther, puisque celui-ci s'était aussi laissé convaincre d'une mission de réconciliation, cette fois-ci auprès de seigneurs féodaux, et que le voyage avait été fatal pour sa santé. C'est ainsi qu'il s'était éteint dans sa ville natale d'Eisleben, près de Mansfeld ; son lit de mort n'était pas de cendres, mais il y aurait confessé : *Wir sind Bettler, das ist wahr...* nous sommes des mendiants de la Grâce. La cendre, elle, symbolise notre mortalité, et exprime notre humiliation volontaire, notre repentance et notre désir de la grâce divine.

Une nouvelle fois, les Tourangeaux sont amenés à enlever, cette fois-ci la dépouille mortelle de leur évêque, convoitée comme sainte relique. Il est ramené à Tours et enseveli le 11 novembre. On raconte qu'au passage du cortège funéraire les fleurs se seraient mises à pousser, d'où le nom d'été de la St-Martin. Mais cette période fait partie d'un cycle mêlant météorologie, coutumes païennes et « chrétiennes » au sens large. Cet ultime récit concernant Saint-Martin témoigne toutefois de la résurrection qui attend ceux qui ont suivi le Christ, et de la foi chrétienne que le témoignage de Martin a rendu florissant dans sa région d'adoption et au-delà.

La cape de St Martin devint une relique et fut transférée à Aix – Aachen – dans un lieu construit à cet effet et appelé capella – chapelle. Mais au-delà de nos restes passagers, puisse nos œuvres inspirées et préparées par le Seigneur, et mises en pratique avec foi, être un témoignage perpétuel à Celui qui a vaincu le Mal et qui nous donne la Paix. Puisse ce témoignage là continuer à résonner dans nos chapelles – en sortir vers le monde ! Amen !